

LIPOGRAMME

Le lipogramme est un jeu et une contrainte littéraires largement expérimentés par l'OuLiPo (Ouvroir de Littérature Potentielle, un mouvement artistique surréaliste à l'initiative, entre autres, de Raymond Queneau) qui consistent à écrire une phrase ou un texte sans utiliser une lettre en particulier. Autrement dit,

L'art du discours d'où l'on a banni, pour tous les mots, un truc distinctif mais quasi anodin.

Maître incontesté du lipogramme, l'oulipien Georges Pérec a d'ailleurs écrit tout un roman de plus de 300 pages, *La Disparition* (1969), sans utiliser la lettre E pourtant la plus fréquente dans la langue française. Il y est donc question de la disparition d'un signe que Pérec décrit brillamment ainsi, sans le nommer : « un rond, pas tout à fait clos, finissant par un trait horizontal : on aurait dit un grand G vu dans un miroir ».

Pérec a également expérimenté le contraire du lipogramme, ce que les oulipiens appellent le « monovocalisme », en rédigeant un second roman, *Les Revenentes* (1972) dans lequel ne figure que la voyelle E à l'exception des autres. En prenant certes quelques libertés orthographiques... Il a par ailleurs livré un célèbre texte monovocalique en A intitulé *What a man !* que vous trouverez aisément sur internet.

Léopold JULIA



Professeur des écoles à Montpellier et doctorant en sociolinguistique, je suis oulipien amateur à mes heures pas si perdues et fan absolu de Cyrano depuis que je l'ai découvert lors de mes cours d'art dramatique au Conservatoire étant plus jeune. Depuis que je suis instituteur, j'expérimente la pratique théâtrale et l'écriture oulipienne auprès de mes élèves avec un grand plaisir.

LIPOGRAMME en A - ACTE I, scène IV

Monologue du nez

Oh non, c'est un peu court, Monsieur !

Vous pouviez dire plus - et le dire bien mieux -

De différents moyens. Écoutez bien, tenez :

Belligère : « Moi Monsieur, eussè-je un si long nez,

Je me le fusse ôté d'un coup de bistouri ! »

Intime : « Se noie-t-il en fond de bol, chéri ?

Prenez un soliflore, ou même un bouquetier. »

Descriptif : « C'est un fjord. Un piton. Un sommet.

Non, que dis-je un sommet... c'est bien un promontoire. »

Curieux : « De quoi sert cet oblong entonnoir ?

Est-ce une gibecière où l'on met ses outils ? »

Mignon : « Les oisillons, sitôt sortis du nid,

Pourront y reposer pour prendre leur envol.

Éternuez un coup : voyez comme ils décollent ! »

Truculent : « Montrez-nous, tirez sur cette pipe

Qui pend négligemment du bout de votre lippe.

Soufflez-en les fumées : Oh mon dieu, quelle brume ! »

Déférent : « Méfiez-vous : plus lourd que deux enclumes,

Ce nez en contrepoids est un risque mortel. »

Tendre : « Dépêchez-vous, dotez-le d'une ombrelle,

Les effets du soleil ternissent ses couleurs. »

Snob : « Seul ce monstre, dont untel grec fit l'honneur,

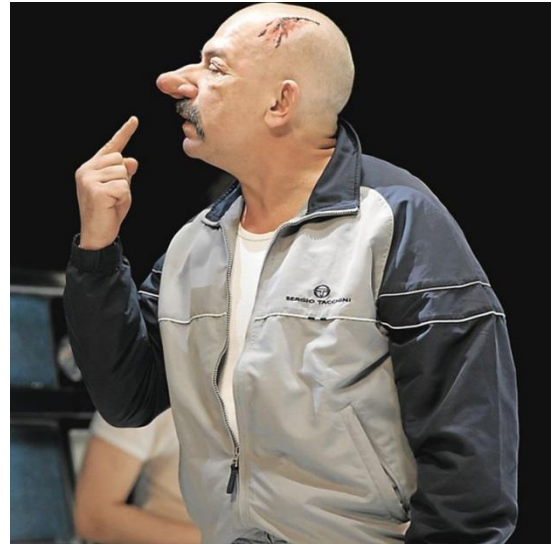
Montre une hypertrophie qui fit le consensus.

Notez : Rhinectomie en-dessous des sinus. »

Osé : « Comment, mon cher ? Ce crochet est de mise ?

Nous y pendrons nos bérets selon notre guise. »

Solennel : « T'enrhumer ? Nul zéphyr ne le peut,



P. Torretton, mise en scène de D. Pitoiset, 2013

Pour peu qu'il ne soit point des plus tempêteux. »

Sentencieux : « Fier gnomon, indique-nous le nord ! »

Émerveillé : « Pour l'œnologue, quel confort ! »

Lyrique : « Ô justes cieux, quelle immonde chimère ! »

Sot : « Est-ce un fourmilier ? Ou une fourmilière ?... »

Respectueux : « Souffrez, Monsieur, qu'on vous côtoie,

Lorsqu'il pleut vous offrez le plus exquis des toits. »

Bourru : « C'est-y un nez ? Oh, crévindiou, tintin !

C'est-y point une tromp' ? Vindiou, c'est-y un groin ! »

Guerrier : « Nez contre vent, fondez sur l'ennemi ! »

Intéressé : « Ce loft, Monsieur, quel est son prix ?

Un si joli volume, il se doit d'être en vente ! »

Enfin, telle Thisbé que les hymens tourmentent :

« Le voici donc, ce nez, et ses lignes impures.

Ce n'est point un profil. C'est une défigure. »

LIPOGRAMME en A - ACTE II, scène VIII

Monologue des « non merci ! »

Que me conseillez-vous ?

Chercher un protecteur ? Me trouver un mécène ?

Et tel un vieux Goupil tout mielleux sous son chêne

Qui courtise les gens pour pouvoir se nourrir,

Dépendre de quelqu'un : s'incliner ou périr ?

Non merci ! Réciter, comme tous ils le font,

Des vers pour usuriers ? Devenir un bouffon

Pour espérer enfin voir rire un politique

Et que - pour une fois - ce ne soit point cynique ?

Non merci ! Digérer tous les jours des couleuvres,

Cirer des brodequins et lécher des sous-œuvres ?

Pour un simple bonjour courber si fort l'échine

Que l'on vous croit bossu dès que l'on vous devine ?

Non merci ! S'immiscer de boudoir en boudoir

Pour y entretenir, toujours, son encensoir

Et courir veulement de giron en giron

Lors même qu'in fine on ne tourne qu'en rond ?

Non merci ! Chez le bon éditeur de Sercy

Contre un petit billet publier ses écrits ?

Et se voir surnommé le « phénix de ces bois »

Chez des pisse-copies qui prônent l'entre-soi ?

Non merci ! Répéter les mêmes poésies

Plutôt que d'en écrire encore ? Non merci !

Se montrer érudit qu'envers des illettrés,

Être terrorisé dès que sort un billet

Et se dire toujours « Oh, pourvu que je sois

Cité, mon nom en gros, en Une de ce mois ! »

Non merci ! Mesurer... se mentir... être blême,



G. Depardieu, film de J.-P. Rappeneau, 1990

Préférer courtiser qu'écrire des poèmes,
Vouloir qu'on vous présente et qu'on vous « introduise » ?
Non merci ! Non merci. Non, merci. Non... moi, ce qui me grise
C'est de rêver un peu. D'être seul. D'être libre.
Que mon œil vise juste et que mon esprit vibre.
Mettre lorsqu'il me sied mon feutre de guingois.
Sortir l'épée de fer... ou le stylo de bois.
Ne point chercher les ors, ou des prix pour mes livres,
Vivre, enfin, de rêver, et non rêver de vivre.
Ne rien écrire, rien, qui ne vienne de soi
Et se dire humblement : Mon cher, pour une fois,
Sois content de tes fruits, de tes fleurs, de tes feuilles,
Sois-en fier si ce sont bien les tiens que tu cueilles.
Et si fortuitement on tire un brin de gloire,
Être seul comédien de cette belle histoire.
Ne tenir que pour soi les honneurs du milieu,
Bref, loin de se montrer tel le lierre vicieux,
Lors même qu'on n'est point le chêne ou le tilleul,
Monter peut-être peu... toutefois monter seul.

LIPOGRAMME en A - ACTE III, scène X

« Un bisou, réfléchissons-y, qu'est-ce ?... »

ROXY

Nous discussions de... d'un...

HERCULE-S. C. de B.

Bisou. Le mot est doux.

Je ne vois point pourquoi vos lèvres en ont peur
S'il les brûle, je vois, d'une intense ferveur...
Ne le prenez donc point comme une horrible chose :
Dès hier vous glissiez, sous une brume rose,
D'un flirt bien innocent vers un soupir réel,
Et de ce doux soupir vers des feux éternels !
Glissez encore un peu, glissez en pente douce
Vers ce bisou promis : c'est Eros qui vous pousse.

ROXY

Plus un mot !

HERCULE-S. C. de B.

Un bisou, réfléchissons-y, qu'est-ce ?
C'est un sous-seing privé, une tendre promesse,
Un bourgeon plein de vie qui rêve d'éclosion,
Une flèche empourprée sous l'œil de Cupidon ;
C'est un divin secret pour qui l'on se fusionne,
Un moment hors du temps où le soleil bourdonne,
Une céleste union qui goûte le bonheur,
Et qui, le temps d'un songe, émerveille le cœur.



N. Manfrino et P. Domingo, opéra de Franco Alfano

Direction : P. Fournillier, 2009

LIPOGRAMME en A - ACTE III, scène VII

« *Moi... moi je ne suis qu'ombre, et vous que pureté.* »

ROXY

Ce soir

Vos mots sont suspendus... pourquoi ?

HERCULE-S. C. de B.

Voyez ce noir :

Ils cherchent votre ouïe, tout doux, timidement...

ROXY

Les miens n'éprouvent point le même empêchement.

HERCULE-S. C. de B.

Ils trouvent tout de go ? Oh, c'est bien évident

Puisque c'est volontiers que mon cœur les entend.

Or, mon cœur est immense, et non point votre oreille.

Vos mots pleuvent sur moi, tels de petits soleils,

Les miens grimpent, très chère : ils s'en font tout un monde.

ROXY

Je vois qu'ils montent mieux depuis quelques secondes...

HERCULE-S. C. de B.

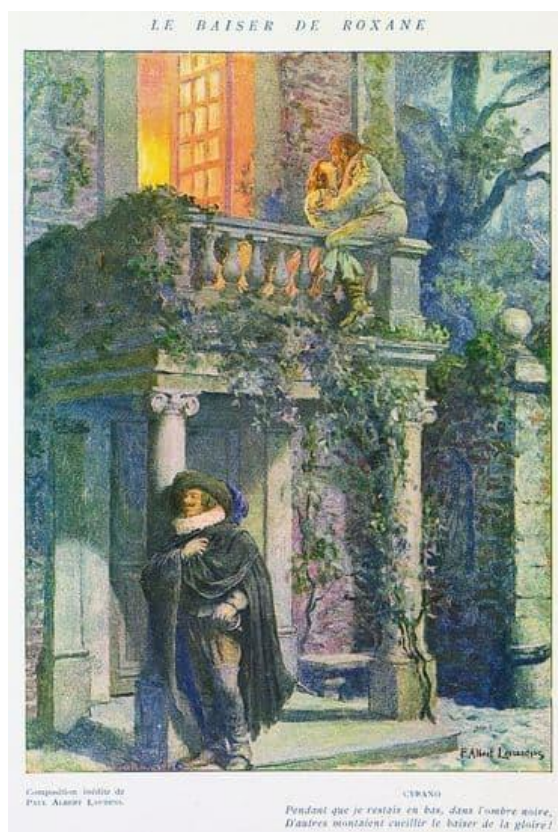
D'une telle grimpette ils se firent intimes.

ROXY

Je concède qu'ici nous tutoyons les cimes.

HERCULE-S. C. de B.

Oui... Et vous me tueriez si d'un tel promontoire



Estampe de P. A. Laurens, *Œuvres complètes*, 1910

Un mot dur sur le cœur vous me fissiez échoir !

ROXY

Je descends.

HERCULE-S. C. de B.

Non !

ROXY

Grimpez. Montez, montez donc vite !

HERCULE-S. C. de B.

Non !

ROXY

Comment... non ?

HERCULE-S. C. de B.

Restons un peu, que l'on profite...

De l'opportunité qui s'offre... d'être près...

Prêts pour se deviner... de moitié.

ROXY

De moitié ?

HERCULE-S. C. de B.

Bien sûr, c'est délicieux, on se distingue peu :

Vous voyez les contours d'un voile ténébreux,

De mon côté je sens votre robe d'été.

Moi... moi je ne suis qu'ombre, et vous que pureté.

Vous ignorez pour moi ce que sont ces minutes !

Si quelquefois je fus éloquent...

ROXY

Vous le fûtes.

HERCULE-S. C. de B.

Mes mots, de tout ce temps, ne purent s'exprimer
Depuis mon cœur.

ROXY

Pourquoi ?

HERCULE-S. C. de B.

Puisque, dissimulés,
Ils eurent peur, je crois...

ROXY

De quoi ?

HERCULE-S. C. de B.

Se consumer
Sous les feux de vos yeux. Or, ce soir, vous voyez,
Je sens presque que c'est une première fois.

ROXY

Vous usez en effet d'une nouvelle voix.

HERCULE-S. C. de B.

Nouvelle, oui, ce soir, puisque l'obscurité
Me permet d'être moi, et... de... vous me troublez !
Je suis perdu, fiévreux - excusez mon émoi -
C'est si délicieux... c'est inédit pour moi !

ROXY

« Inédit » ?

HERCULE-S. C. de B.

Inédit, bien sûr, d'être sincère.

L'effroi d'être moqué toujours le cœur me serre.

ROXY

Moqué de quoi ?

HERCULE-S. C. de B.

Eh bien... De mes feux. Mon désir

Toujours de mon esprit tente de se couvrir.

Je vise le soleil puis me stoppe en chemin.

Trop timide, je me contente d'un béguin.

ROXY

Le béguin... pourquoi non ?

HERCULE-S. C. de B.

Ce soir, méprisons-le !

ROXY

Que voulez-vous me dire ? Est-ce que... justes cieux !

HERCULE-S. C. de B.

Si seulement, loin du tumulte quotidien

Nous pouvions nous enfuir vers un Éden serein...

Plutôt qu'un billet doux en minuscules lettres

Qui tente humblement d'intéresser votre être,

Je veux crier tout fort, hurler même ton nom,

Toi, Vénus vénérée en qui mon cœur se fond !

ROXY

Et l'esprit ?...

HERCULE-S. C. de B.

Oh, j'en fis pour que vous me restiez.

Or, ce soir, vous et moi, ne ferions qu'insulter
Le monde et les sept mers, le soleil et ses lunes,
Si nous continuions nos odes de fortune.
Voyons plutôt comment le ciel et ses vertus
Pourront nous délivrer de tout le superflu.
Je frémis de penser qu'en cette union exquise
Nos réels sentiments se perdent... se déguisent.
Et que nos feux ignés comme des feux de joie
Ne brillent guère plus qu'un vieux fétu de bois !

ROXY

Et l'esprit ?...

HERCULE-S. C. de B.

Et l'esprit, je le fuis ! Je redoute

Lorsque l'on se chérit de poursuivre ces joutes.
Le moment vient toujours, in fine, forcément
- Pleurons pour ceux chez qui ne vient point ce moment ! -
Où l'on sent que l'on vit et que l'on joue en chœur
Tous les deux d'une voix le concert du bonheur.

ROXY

Eh bien ! Si ce moment est venu pour nous deux,
Quels mots me direz-vous ?

HERCULE-S. C. de B.

Tous ceux, tous ceux, tous ceux

Qui me viendront d'instinct, fussé-je ridicule,
Qu'importe, j'ose enfin : je vous chéris, je brûle,
Je suis épris de toi, consumé de désir,
Ton nom sonne en mon cœur tel un délicieux rire,

Et comme tout le temps mon cœur tremble pour toi,
Ces rires tout le temps me mettent en émoi !
Je goûte tout chez toi, et de tout me souviens.
Remémorons-nous donc : un jour, le six juin,
Tu descendis en ville et embellis nos routes !
Tes yeux si merveilleux, ce rire que je goûte
Sont pour moi des soleils qui m'indiquent le nord.
Ils m'éblouissent presque et me rendent plus fort,
De sorte que, vois-tu, si je fonds sous leurs feux,
Je me sens toutefois moins petit sous tes yeux.

ROXY

Oui, c'est bien de l'...

LIPOGRAMME en E - ACTE I, scène IV

Où Cyrano, vantard mais tatillon, discours sur son profil

Ah non, tu fis trop court, mon bon !

Moi, j'aurais poursuivi. Oh, j'aurais fait plus long
Pour mûrir mon propos. Vois donc un avant-goût :

Aigri : « Quoi, mon mignon, nul n'y voit jusqu'au bout ?
T'aurais dû l'aplanir, hop : incision à vif ! »

Amical : « Tu l'as vu, il sort un poil, ton pif...

Aurais-tu, quand tu bois, un bol ou un hanap ? »

Grimaud : « Voilà un pic. Un roc, du moins... Un cap.

Un cap ? Non, plus qu'un cap : voilà un mirador. »

Badaud : « Mais pourquoi donc un si long corridor ?

Pour y couvrir vos torts ? Y tapir vos soucis ? »

Fin : « Ô, doux oisillons, sont-ils tous vos amis ?

Pour y bâtir un nid, ils auront un piton

D'où ils pourront partir, grands, à la migration. »

Amusant : « Mais dis-moi... on t'a vu : tu fumais,

Tout au chaud, dans ton bain, sous un flot qui tombait

À grand bruit sur ton front. Pour toi : aucun souci ! »

Courtois : « Sois vigilant, ton cou si alourdi

Pourrait trop ramollir, affaibli sous son poids. »

Galant : « Un parasol, aussi plaisant qu'il soit,

Saurait vous garantir un minois à l'abri. »

Snob : « À part l'animal au nom quasi proscrit

Qu'Aristophanus, lui, nommait 'Hippocampos',

Nul n'aurait, sous son front, tant d'aplomb sur tant d'os. »

Arrogant : « Quoi, l'ami, tu crois ton croc fringant ?

Sur un si long piton, j'aurais mis mon caban ! »

Ronflant : « Nul sirocco, harmattan, aquilon,

N'aurait su t'affaiblir, mis à part un typhon. »



J. Ferrer, film de M. Gordon, 1950

Poignant : « Sous son profil, on s'y voit tous moins grands... »

Surpris : « Son pif suffit pour qu'il donnât son sang ! »

Imaginatif : « J'y vois l'avant d'un galion ! »

Naïf : « Dans ta loggia, quand y dormira -t-on ? »

Poli : « Il faut souffrir qu'on s'inclinât à vous,
On craint d'y voir, pour nous, sortir un mauvais coup. »

Campagnard : « Oh, vindiou, v'là-t-y pas un tarin !

Tintin, pas un tarin, vl'à donc un maudit groin ! »

Soldat : « Ayons du flair, faisons front au combat ! »

Malin : « Organisons un concours d'odorat,
Pour sûr, mon bon ami : nous avons un gagnant ! »

Pyramos, pour finir, aurait dit tout autant :

« Un si vilain profil abolit son attrait.

Il rougit donc, trahi, plus vil qu'il n'y paraît. »

Exercice de style - ACTE I, scène IV

Hommage à Raymond Queneau - Tirade du cou



Affiche de Jean Claverie pour la réédition par Gallimard des *Exercices de style*, 2016

LE PASSAGER

Attendez ! Je vais lui lancer un de ces traits !...

(Il s'avance vers Raymond qui l'observe et, se campant devant lui d'un air fat.)

Vous... vous avez un cou... heu... un cou... très grand.

RAYMOND, *gravement*

Très.

LE PASSAGER, *riant*

Ha !

RAYMOND, *imperturbable*

C'est tout ?...

LE PASSAGER

Mais...

RAYMOND

Ah ! Non ! C'est un peu court, jeune homme.

On pouvait dire... Ô ! Dieu ! ... bien des choses en somme...

En variant le ton. Par exemple, tenez :

Moqueur : « Avec ce col à l'extrême allongé,
Combien de temps faut-il, lorsque vous avalez,
Pour que votre repas soit enfin digéré ? »

Prévenant : « Gardez-vous, avec un cou si long,
Qu'on vous prenne pour oie, pour canard, pour dindon,
Et qu'on vous gave ainsi pour fêter la Noël. »

Tendre : « Je suis certain qu'il monte jusqu'au ciel ! »

Marin : « Terre à tribord, sortez le périscope ! »

Lyrique : « On croirait le voile de Pénélope :
Il ne cesse jamais, on n'en voit point la fin,
Qui voudrait le gravir périrait en chemin. »

Admiratif : « Voilà grandiose cheminée !
Est-ce que son conduit tire suffisamment ? »

Descriptif : « C'est un ais. Un beaupré. Un gréement.
Mais que dis-je, un gréement ?... C'est un mât de cocagne ! »

Curieux : « Est-ce un fléau, pour battre la campagne ? »

Savant : « Parmi les gens de ce plein autobus,
Vous restez l'unique, le seul Triplodocus
Ayant jamais foulé ce populeux parterre.
Ne vous étonnez point qu'à vos pieds l'on se serre ! »

Pragmatique : « Et avec ce chapeau à cordon,
Monté sur un tel mât, sur pareil artimon,
Plus besoin ni d'ombrelle ni de parapluie. »

Naïf : « De cette hauteur, voit-on le tout Paris ? »

Enfin, parodiant Gillette en une phrase :
« Il n'y a qu'à le voir quand ce Monsieur se rase :
S'il reste masculin, il n'est point perfection. »

- Eu égard à l'espace en dessous du menton -

(Il marque un temps.)

Eussiez-vous eu vous-même une telle encolure,
Que je vous eusse dit, sans aucune froideur :
« J'aimerais vous revoir, arpentant le parvis
D'une gare en province ou même près d'ici,
Régissant le trafic ainsi qu'un sémaphore
Ou tel un fier gnomon qui montrerait le nord. »
Mais malheureusement, je ne décèle en vous
Aucune utilité, aucun précieux atout,
Si ce n'est de cirer les brodequins d'autrui
- Non pas en les couvrant de souples flatteries -
Mais, littéralement, en leur cassant les pieds.
Ainsi, si c'est mon cou, ma veste ou mes souliers
Qui vous déplaisent tant, il y avait cent façons
De pouvoir l'avouer sans heurter mes arpions !